

RÉDACTION :  
43 SAINT-VINCENT 43  
TELEPHONE MAIN 7460

# L'Escholier

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

ABONNEMENT  
ANNEE UNIVERSITAIRE  
\$1.00  
Le Numéro 5 sous

## REPONSE A L'AMI SOLON

Un grand obstacle au bonheur.  
C'est de s'attendre à un trop grand bonheur.  
FONTENELLE.



La lecture de ton épître, Solon, m'a rendu songeur... songeur et triste... L'autorité qui s'attache à la chevelure neigeuse n'a pas été sans éveiller en moi un sentiment d'incertitude... presque de crainte... Pour un peu, je me serais retranché derrière mes chers vieux bouquins que tu méprisais tant et je t'aurais bombardé de citations. Mais, après mûre réflexion, j'ai cru qu'il vaudrait mieux changer de tactique, puisque la sagesse que recèlent les in-folios de tous les âges n'a aucune emprise sur ton esprit vraiment étrange, et qu'à coup sûr, c'eût été peine perdue.

Ton illusion est celle de bien d'autres. Parce que les rides sont venues sillonner ton front, que les ans ont blanchi ta tête et adouci ton pas, tu crois avoir beaucoup vécu. Singulière erreur!... Ne sais-tu pas encore, vieillard d'un jour, que le nombre des années n'y fait rien. Passe-moi une citation et je te fais grâce du reste. Rousseau dit quelque part : "L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie." Vieillard né d'hier, par quel sortilège es-tu passé au milieu de la vie sans en avoir subi les atteintes?... Médecin des âmes — tel quelque saltimbanque de carrefour — tu vanles la vertu efficace de deux elixirs : l'action et l'amour. Es-tu bien sûr d'avoir puisé à ces deux fioles?...

"Agir! agir!" clamés-tu. Mais as-tu jamais tenté de remuer des idées?... Lorsqu'encore animé de la fougue des jeunes ans, l'es-tu imposé un idéal pour lequel tu as voulu lutter?... pour lequel tu as combattu?... Oh! alors, tu as vu dans toute sa hideur la plaie de la morne indifférence, tu t'es heurté aux préjugés, à l'hypocrisie et à la haine. Je ne parle pas de l'ingratitude; c'est le partage assuré à tous ceux qui se dévouent sans espoir de retour. Alors, tu as pu voir l'âme humaine dans ce qu'elle a de vil, car c'est lorsqu'elle est troublée que l'eau rend à sa surface la boue qui constitue le fond sur lequel elle repose...

Et c'est après avoir contemplé de tels spectacles que tu viens agiter la sinistre fiole, et clamer : "Le secret du bonheur est dans l'action". Non, j'aime mieux croire que ce mot, tu ne sais pas ce qu'il signifie, combien il renferme de déboires et de disillusiones. S'assigner la lutte comme devoir, comme condition d'existence, fort bien, j'en suis. L'homme se doit à ses semblables et ce serait lâcheté de sa part que de se dérober à ce devoir impérieux. Mais y chercher le bonheur!... Mon ami Solon, décidément, tu n'as pas vécu.

Tu n'as pas vécu, car, de même que de l'action, tu parles de l'amour avec une sérénité que l'on serait plus en droit d'attendre d'un éphémère. Tes paroles trahissent ton inexpérience. Quoi! tu aurais trempé tes lèvres à la coupe enchantée de Vénus, et tu en ignorerais l'amertume. C'est ce sentiment médiocre que tu ériges sur un socle et auquel tu donnes le nom d'Amour?... Une verte pelouse... un ciel serein... une nuit étoilée... une femme... quelconque. C'est là ce que contient la seconde fiole?... c'est là que tu trouves le bonheur?... Vieille barbe, tu te paies de mots...

Mes vingt ans, dont tu me fais crime, ont connu le charme de deux yeux noirs, ils se sont bercés aux accents d'une voix mélodieuse et douce. Mes pensées se sont

(A suivre en page 3)

## RECTIFICATIONS

Monsieur Victor Barbeau, directeur,  
L'Escholier,  
Montréal.

Mon cher Barbeau,

L'Escholier se fait fort, nous avez-vous dit, de rendre justice à tous les étudiants. C'est donc en haute confiance que je viens vous demander de rectifier un certain entrefilet paru dans votre journal jeudi dernier et intitulé "Une gaffe". Cet article est injuste envers M. Massicotte, notre ancien président et organisateur de notre dernier souper. Vous reprochez à notre ami d'avoir négligé les représentants de la presse lors de notre souper annuel. Quant à cela permettez-moi de vous dire que les organisateurs de ce souper n'ont jamais eu l'intention d'en faire autre chose qu'une simple réunion des étudiants et professeurs de la Faculté et que les quelques représentants des journaux qui étaient là y étaient plutôt à titre d'amis des étudiants qu'à titre de représentants de la presse. Ils avaient d'ailleurs été prévenus qu'il n'y aurait pas de santé de la presse et je crois qu'à ce propos notre ami Jean Chauvin, directeur de L'Escholier lui aussi et membre du conseil des étudiants en Droit jusqu'aux élections de la semaine dernière, pourrait vous dire qu'il en avait été décidé ainsi à une réunion du comité de régie tenue le mercredi, 17 novembre.

J'espère donc, mon cher Barbeau, que vous vous ferez un plaisir de publier cette lettre et de rendre justice à notre ancien président qui n'a certes pas fait une gaffe en cette occasion.

Bien à vous,

Dom. PELLETIER, E.E.L.

Montréal, le 29 novembre 1915.

N. B. — La rectification de M. Dominique Pelletier vient à son heure. En la publiant nous croyons rendre justice à M. E. Massicotte. Dont acte.

J. C.

## UN REVE

Je rêvais ce soir et je rêvais de vous!

Six mois ont passé depuis que, pour la première fois, je vis une petite fée illuminer ma vie et changer en joyeux espoirs ces craintes qui me faisaient frémir. Je n'étais guère content alors. Et les longues années que je voyais devant moi me paraissaient si tristes que j'en aurais pleuré! Six mois ont passé et depuis tout est changé!

Vous souvient-il de ces violentes discussions au bord du lac, dont les vagues étincelantes de soleil venaient mourir à nos pieds? Vous souvient-il, quand le crépuscule drapant de son grand voile les êtres et les choses, nous remontions la côte en devisant gaiement sur cette vie qui ne m'effrayait plus, parce que nous étions deux? Plus d'une fois en vous sentant si près de moi, j'eus grande envie de poser mes lèvres sur vos cheveux si fins, et de vous dire tout bas mon grand amour! Mais vos yeux pleins de joies candides levés vers moi me faisaient rougir et regretter d'avoir voulu troubler cette confiance. Alors, pour dissiper mon ivresse, je courais comme un fou, jusqu'à ce qu'épuisé, vous demandiez grâce! Je revenais ainsi apaisé, vous remerciant de m'avoir prouvé que la philosophie n'est rien, si Dieu ne nous garde en secret un autre anesthésique pour endormir nos misères et nos tristesses!

Je rêvais ce soir, et je rêvais de vous!

AU BOIS DORMANT.

## LE RASOIR

Ta-ra-ra-boum! et le marquis de Molletrond se laissa choir aux pieds de sa bien-aimée. "Athanaïs! Athanaïs! Ne pourriez-vous jamais me pardonner?" — Non, dit-elle; l'injure était trop grande, et le concierge trop vieux.

"Malheur de ma vie, sanglotait le marquis, vous n'auriez jamais dû vous fâcher, car vous savez bien que je n'étais pas libre, et que j'avais mal aux dents.

Tant pis, répondit-elle souriante, mon bien-aimé, je n'en serai pas moins votre femme demain matin, et ma vie entière vous appartiendra.

"Athanaïs, je vous aime, mais rendez-moi mon rasoir, je ne peux pas m'en passer et vous savez bien que je n'ai pas de fortune."

Au moment où Mlle de Riz-Godou ouvrait sa vermeille bouche pour répondre à l'élu de son cœur, la porte s'ouvrait en coup de vent et Hugolin de Laval entra humblement.

"Tout doux, Athanaïs de Riz-Godou, si vous ne rendez pas le rasoir à Jérôme, mon père, Hugolin Delatour-Defin, vous battra, mademoiselle, vous battra, vous dis-je!" Athanaïs se jeta dans les bras du marquis et s'écria, joyeuse: Merci! merci.

II

Athanaïs revenait de Capri au bras du comte Hugolin et dirigeait ses pas tremblants vers la divine Ischia.

"Hugolin, je vous aime, mon époux, et tous les jours de ma vie je vous suis reconnaissante du coup mortel que vous avez porté l'an dernier à mon bien-aimé Jérôme de Molletrond, car c'est grâce à son décès que j'ai pu vous épouser. Croyez-vous que du haut du ciel où il nous regarde il puisse me pardonner de ne pas lui avoir rendu son rasoir?"

Chi-lo-sa? Athanaïs, l'on ne peut jamais savoir, le remords n'arrive jamais trop tard, et le cimetière de Père-Lachaise est toujours là.

III

Novembre arrachait aux arbres leurs dernières feuilles, et l'âtre bise caressait de son haleine les monuments funèbres du célèbre cimetière.

Un riche mausolée croulait sous les fleurs, et en lettres d'or on y lisait ce triste épitaphe.

CI-GIT

Jérôme de Molletrond,  
mon bien-aimé fiancé,

ET

Hugolin Delatour-Defin,  
mon époux adoré.

Car celle qui pleurait dans ses voiles de deuil était Athanaïs, veuve depuis peu; ayant perdu son mari et l'usage de ses jambes dans l'affreuse tempête dont je vous parlais tout à l'heure.

Après avoir sangloté pendant deux heures, elle essaya pieusement ses yeux et déposa sur la tombe un étui de chagrin contenant le fameux rasoir. "Pardieu, Jérôme, pardon, le remords a été plus fort que l'amour, et je vous LE rapporte, du haut du paradis pardonnez-moi!"

Et comme poussée par un effroi grandiose, Athanaïs s'élança à toute vitesse jusqu'à la porte du cimetière où l'attendait sa somptueuse limousine.

MALO-BLOC.

P. S. — Cette délicieuse nouvelle m'a été confiée par le directeur de la Longue-Pointe, et a été écrite par le plus ancien de ses pensionnaires. Le DOYEN, quoi!!!

Dé-Rynché.

## IL Y AVAIT UNE FOIS...

Il y avait une fois un âne si têtu, si têtu, que son maître — un vrai bon campagnard — ne pouvait jamais s'en servir pour se rendre au marché voisin, si près à un mille de distance.

A peine parti l'âne arrêta, l'habitant tira bien un peu sur les rênes, mais les régimbades commençaient, l'âne faisait entendre son "hi-han", multiplié à l'infini par l'écho, et son maître, trop bon pour lui donner des coups, débarqua ses choux, ses pommes, ses navets, les metta dans un panier et les alla porter lui-même au marché.

Or, un jour, le maître, lassé, fatigué de tant de résistance et de la mauvaise volonté de son âne, le vendit à son voisin qui lui administra force coups de bâton et coups de pied : l'âne marcha depuis ce temps à merveille ; on le cita comme exemple dans toute la contrée.

La conclusion à tirer des événements actuels, de l'affaire du monument Cartier en particulier, il me semble, que la voici : Une certaine classe des Anglais de Montréal s'entête, montre à toutes occasions, du parti-pris, de la mauvaise volonté contre la race canadienne-française; ne faisons pas comme notre habitant, administrons-lui force coups de bâton du régime et de coups de pied du gros bon sens. Vous verrez, dans un jour plus ou moins éloigné, on n'entendra plus de braiments et on n'aura plus de ruades de cet âne malheureusement trop commun dans notre XXe siècle et dans la métropole du Canada.

Et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes.

S. L. P.

## TIGRETTE

Juste au moment où je commence à écrire, ma porte s'ouvre tout doucement, comme poussée par une main invisible, j'avais cru d'abord entendre dans le corridor des pas si faibles, si doux qu'un instant j'avais pensé à la visite d'un ange.

Non! Celle qui entre est une petite créature, fine, douce, à la taille élancée, chacun de ses gestes est une caresse et ses mouvements ont une grâce et un charme exquis, et n'allez pas croire que mes 35 ans me rendent trop vieux pour que je puisse apprécier la perle que je possède.

Nous prenons nos repas ensemble, et pour moi c'est toujours un plaisir nouveau de voir ses jolis yeux me regarder tendrement, elle a de longs cils qui voilent son regard et lui donnent un air inquiet, je ne l'en aime que plus.

Parfois le soir je la prends sur mes genoux (elle est si câline), elle appuie tendrement sa tête sur mon bras, et ce sont de délicieuses caresses! Si je penche ma tête pour l'embrasser, au moment où mes lèvres atteignent son cou, la coquine retourne la tête, et je reçois dans l'oeil un brin de sa moustache, car j'avais oublié de vous dire que Tigrette, ma petite chatte, a de fines moustaches blanches et longues.

Et mes soirées s'achèvent en rêvant pendant qu'elle file un doux ronron, et que je passe à l'infini mes doigts sur son dos soyeux.

Jean GISKAN.

